



La fleur des marais

Si vous cherchez bien, dans les marais, au milieu des longues feuilles fines de la mollinie vous apercevrez de temps en temps une fleur belle, d'un bleu éclatant. Fragile et gracile elle dresse sa tige fine au dessus des pailles : C'est la gentiane pulmonaire !

Comment cette fleur si fluette qui ressemble à la gentiane de Koch de nos montagnes pyrénéennes a-t-elle pu venir pousser dans nos Landes ?

C'est ce que je vais vous conter

Jean du Berlou était un brave garçon ; résinier de son état. Toute la journée il chantait dans ses pins en travaillant ; et s'était une joie pour tout le quartier de l'entendre. Certains s'arrêtaient de sarcler ou de faner pour écouter ses mélodies.

C'était souvent des plaintes amoureuses qui finissaient mal, mais Jean s'en moquait. Il chantait à tue-tête car il était amoureux ; amoureux fou d'une jolie brunette qu'il avait rencontré à la maïade de Prentigarde.

Il faut dire que Catherine d'Andy avait tout ce qu'il faut pour plaire aux hommes.

A 18 ans elle était svelte, sautillante comme une mésange ; ses yeux pétillants et malicieux aguichaient les jeunes gens ; sa vole volve légèrement dégrafé laissait deviner sa peau et bouclés brune et lisse ; ses long cheveux brun et bouclés flottaient sur le col blanc de sa blouse et ses petits pieds suivaient avec grâce de fée, le rythme de la musique.

Catherine travaillait aux ateliers des forges d'Ardy ; elle avait remarqué les regards concupiscent que lui adressaient les hommes et les œillades fielleuses et envieuses des autres femmes de la fabrique.

Catherine s'en moquait. Elle se savait jolie mais n'avait jamais accordé ses faveurs à aucun garçon des forges qu'elle jugeait trop grossiers. On racontait qu'elle était trop fière pour épouser un ouvrier.

Pourtant, le beau Jean avec son sourire, sa gaité, lui plaisait bien.

Elle était heureuse quand il venait, le soir, faire sa cour et qu'ils restaient tous les deux au pied du feu à se tenir les mains en se regardant dans les yeux sans rien dire.

Ces deux jeunes gens s'aimaient d'un vrai amour mais c'était sans compter avec la mère ; une grosse femme qui avait dû être belle autrefois mais que la vie avait taradée et qui passait pour posséder des dons de sorcellerie. On l'appelait parfois pour remettre en place un membre déplacé pour panser les brûlures les Eczémas qui affligeaient souvent l'enfant mal nourris du quartier.

Jean, au cours de ses visites a Catherine, avait assisté a quelques cérémonies s'était bien rendu compte de quelques bizarreries.

Chaque fois que la lune était à son plein in ne pouvait rencontrer sa bien aimée, celle-ci ayant toujours ces soirs-la quelque obligation.

Jean, intrigué, décida donc un soir de se cacher dans la grange attenante à la maison et attendit la nuit.

Il se glissa sous le siège de la charrette et épia les environs.

Vers minuit, l'œil collé à une fente entre les planches il assista muet à un spectacle étrange. Six femmes s'étaient rassemblées autour de la table et discutaient entre elles. Il reconnue Laurence d'Ardy, la mère de Catherine qui présidait et Jeanne du Bousquet et Marthe de Tinon, Emma de Lesbroye, Marie des Escaills et Lucie de Lestrilles.



Laurence dit : -« Nous sommes toutes là !
-Es-tu passée par le tuc des bécuts à Castets, Marie ?
-As-tu fais le tour de la pierre de Pie, Emma ?
-Qui a vu le chêne de Quillacq ?
-Qui est-allée à l'étang noir à Soustons ?
-Laquelle a vu le Cassourie d'Aurus et qui a ramené du sable du Tuc blanc de Nerthe ?
Chacune ayant répondu. Bien ! Dit Laurence, partons à Tinon. »

Les six femmes se levèrent, montèrent dans la charrette. Une septième s'assit sur le siège avant et prononça ces paroles : Dues hores ana ! Dues hores dansa ! Dues hores tourna !

Et fouette cocher, les voilà parties à travers la lande.

Le pauvre Jean n'osait bouger, tremblant de tous ses membres.

Lorsque l'équipage arriva à Tinon, les sept femmes descendirent et se mirent à danser autour de la pierre.

Un grand berger sortit de l'ombre de l'arbre où il se tenait, il jeta sa houppelande et se transforma en un énorme bouc écumant et crachant qui se mit à danser avec elles.

Jean peu à peu vit les sept femmes se transformer en chèvres et s'accoupler sauvagement avec le bouc en poussant des bêlements féroces.

Une petite chèvre semblait s'écarter un peu du lot et malgré les sollicitations du bouc, ne voulait point céder à ses avances.

A un moment même, elle s'approcha de la charrette, un brin d'herbe à la gueule. Elle vint renifler sous le siège où était caché le pauvre Jean qui tremblait d'être découvert. Heureusement il avait pris la précaution de glisser dans la poche de son gilet, une gousse d'ail qu'il frota vivement.

La petite chèvre s'écarta d'un bon en soufflant, laissant sur place son brin d'herbe que Jean ramassa et glissa dans sa poche.

Elle rejoignit les autres et se mêla à la danse, à la grande joie du bouc.

Quand la danse prit fin, au premier chant du coq de Puyaubrau, les sept chèvres montèrent dans la charrette et prononcèrent la formule magique .

Dues hores ana ! Dues hores dansa ! Dues hores tourna !

Et hop la charrette vola sur la lande et revint à Ardy.

Jean attendit qu'elles entrent dans la maison et se sauva à toutes jambes.

Le lendemain il revint voir sa Catherine et s'apprêtait à lui révéler tout ce qu'il avait vu la nuit précédente lorsqu'il avisa, sortant de la poche de sa blouse, trois brins d'herbe. Il les tira adroitement et remarqua que c'étaient les mêmes que ceux qu'avait la charrette.

Hors il comprit son malheur et partit en pleurant son amour disparu.

Depuis ce jour, on ne l'entendit plus chanter que des chansons tristes.

Il lança dans le marais de Tinon les brins d'herbe qu'il avait récupérés. Ceux-ci poussèrent.

C'est ainsi que la gentiane bleue, cette belle fleur des Pyrénées, fut implantée dans nos landes où elle témoigne toujours de la fragilité de l'amour de Catherine et Jean.



Michel Labeyrie